

La véridique petite histoire d'un Grand Prix pour l'édification des générations futures

Jacques Folch-Ribas

Volume 16, Number 5-6 (95-96), September–December 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1497ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1974). La véridique petite histoire d'un Grand Prix pour l'édification des générations futures. *Liberté*, 16(5-6), 63–70.

La véridique petite histoire d'un Grand Prix pour l'édification des générations futures

En notre bonne ville de Montréal, il est dit que tout a ainsi commencé.

Les « directeurs » de la très jeune et très belle revue LIBERTÉ, un beau matin de 1961, rencontrent ceux de la revue *Cité Libre*, pour leur présenter les statuts d'un prix très spécial. On convient, après maints échanges de vues, que ce prix sera attribué chaque année, et par les deux revues conjointement.

*

Il me plaît de dénoncer ici, dès maintenant, l'extrême modestie, sinon l'effacement coupable de cette équipe. Elle s'en va chercher le soutien des aînés bien sûr toujours prestigieux, pour des raisons qui sentent l'inavouable, ne l'accablons pas, prenons note, la suite éclairera mieux l'impossibilité d'un mariage contre nature, ô combien, ne fût-ce que pour le temps de cette courte séquence annuelle qu'est l'attribution d'un prix. Baste, nous verrons bien. Naïveté, naïveté...

*

Les statuts proposés, adoncques, disent ceci : « ... sera attribué à une personne qui, à titre personnel ou public, au cours de l'année écoulée, a fait progresser la liberté d'expression, de pensée ou d'action par une manifestation publique. »

Et le prix se nommera : « Prix de la Liberté ».

Il n'y aura pas d'argent offert, mais une médaille. Et l'adéquate publicité, tout partout, c'est-à-dire pas grand-chose. La liberté n'a pas de prix.

Or, cette année-là, il se trouve justement un quidam dont on parle fort. Il a écrit un livre, soi-disant insolent. C'est un frère, en religion. Aubaine, pas de discussions, on te le couronne de lauriers : Pierre Jérôme, auteur des « Insolences du Frère Untel », est choisi.

*

N'oublions pas le contexte, s'il nous plaît . . . En ce temps-là, qu'avaient-ils à se mettre sous la dent, qu'un frère râleur, destiné à devenir le Jean Cau du Québec ? (D'ailleurs, nous avons aussi publié Jean Cau, dans LIBERTÉ. Seigneur, qui n'avons-nous pas publié ! Diefenbaker, je crois bien ; regrettable oublié). Et puis, il s'agissait de commencer. Tout était calme et majestueux.

*

Cela ne dura guère. L'année suivante, on se mit à parler cinéma. Un éveil québécois se produisait, quelque part du côté de la côte de Liesse, à l'O.N.F. Le sésse s'en venait de partout, une vraie infection. Une censure sévissait sur nos têtes. A LIBERTÉ, on avait des antennes de ce côté-là, je veux dire le côté film. Le Prix de la Liberté fut donc décerné, au Comité Provisoire d'Etudes sur la Censure au Cinéma.

*

Le tir s'ajuste, tout de même, me semble-t-il. Ce comité, auquel siégeait le Père Régis (y'en a partout) allait donner de sérieux résultats, qui se traduiraient par des monceaux de

pellicules, plus ou moins grasses, et des heures de films remplis de peau, plus ou moins velue... Plus tard, tout cela permettrait aux créditistes de crétiner à loisir sur le sisse en question, et aux brillants exégètes des journaux-français-de-gauche de découvrir le cinéma-québécois. Ceci est une autre histoire.

*

Mais soudain, la dite histoire s'accélère. Un certain René Lévesque fait un peu beaucoup parler de lui. On dit que la prise du pouvoir par les libéraux, c'est la sienne, au fond. On dit qu'il est socialisse, si ça se trouve. On dit qu'il veut nationaliser tout, les Anglais avec. A LIBERTÉ, on serait du genre trémulant : ça énerve tout le monde. On couronne le gars.

Paf ! Rien ne va plus. On avait oublié *Cité libre*. Le genre calme. Pondéré. Le genre mouais. Il y a des normands plus normands que d'autres. Tout d'un coup que... On sait pas... Un ministre !... A *Cité libre*, on n'a pas encore le pouvoir, l'on en est à Machiavel : Lévesque a choisi le pouvoir. Le pouvoir corrompt... etc.

Catastrophe. Discussions. Pas moyen de s'entendre. Quelqu'un (de LIBERTÉ) déclare que si c'est comme ça, on n'a pas besoin de vous autres, clisse, on est capables de le donner tout seuls (admirez la langue. Merci). Bref, c'est la scission (essayez voir de dire ça avec l'accent de Samson, vous verrez).

*

La scission est un art français, comme le fromage dont, on le sait, le pays d'Astérix possède autant de variétés que de villages. Un français qui ne s'est pas scissionné une fois n'est pas français. Il ignore cette volupté tranquille de défaire un chandail en tirant sur la petite laine qui dépasse, là, là,

voui, celle-là... Tipetipetipetipeti, tiens : v'là le nombril à papa !

*

Ils se scissionnèrent donc. Mieux : se désolidarisèrent (cela fait moderne). Enfin seule, LIBERTÉ, la revue-qui-paraît-plus-vite-que-son-ombre, décerna le prix « Liberté » (nom raccourci, à cause de la scission) à René Lévesque. Las ! Notre bien-aimé directeur d'alors (car il y en eut plusieurs, nos statuts prévoient ça aussi, ce sont de petites merveilles, je vous dis, si, si). Jean-Guy Pilon pour le nommer, eut une longue conversation avec l'heureux élu, pas très heureux il faut le dire, et qui pour des raisons complexes — en ce temps-là — ne pouvait rendre public, ni accepter un tel prix...

On décida que le prix était attribué, mais qu'il ne serait pas proclamé. Merveilleux pouvoir de la dialectique.

*

De vilains esprits (pas nous, hein ?) prétendirent que quelqu'un avait dissuadé Monsieur Lévesque d'accepter. Vous savez ce qu'est la médisance. Pas beau. On n'approuve pas ça. Et puis : qui ? Pas Cité libre, toujours !

Il reste que l'on peut prendre note : un prix que l'on ne peut proclamer, c'est quelque chose. Faites-en un, pour voir. Vous aurez l'air d'un gouverneur-général.

*

A partir de cette clarification d'une situation (c'était jadis la devise de Guillotin), le prix nommé « Liberté » ne cessa de faire des vagues. Bon an mal an, on se réunissait : mises en nomination, discussions, votes, re-votes. Il y eut des séances homériques.

Car l'ambiguïté du texte même des statuts nous faisait un peu achopper. Prix littéraire ? Pas forcément. Il y avait donc tant de domaines, divers, où un quidam pouvait avoir « fait progresser la liberté » . . . Il était oiseux de choisir entre la littérature, le cinéma, le syndicalisme, la politique, que sais-je.

On finissait par s'entendre. Mais la modestie (toujours elle) de certains leur faisait refuser un vote, voire le gueuleton entourant le dit vote. D'insidieuses cabales (il y avait, hélas, des nihilistes parmi nous). D'émouvants discours (nous avons deux ou trois bardes assez poignants, sinon pognés). Bref, tout l'attirail des jurys se déploya, chaque printemps.

Pierre Maheu, une année, fut couronné. Des voix s'étaient portées ce jour-là sur le FLQ, dont on entendait péter les bombes ! Le FLQ pouvait-il être considéré comme une personne ? De quel sexe ? C'est comme les anges, cette chose-là ! Ah, si Dupuis avait été au Québec pour nous donner une définition de la personne humaine ! Non, il était à Ottawa, misère ! La revue *Parti-pris*, dont nous avons, dans notre mansuétude bien connue, aidé les premiers « petits boires », fit enfin l'unanimité, avec l'oeuvre de Pierre Maheu, que nous aimions tous.

Puis, ce fut Gilles Groulx, « témoin du jeune cinéma québécois » comme disait l'adresse de remise du prix. C'était en 1966. A partir de là, une innovation : nous remettrions le prix le 1^{er} mai de chaque année, et lors d'une petite sauterie à l'hôtel Ritz.



Remarquez bien. Tout est dans tout, et surtout là-dedans. Nous réalisons par cette entourloupette une sorte de juste équilibre : 1^{er} mai à gauche, hôtel Ritz à droite. Ah, ils sont forts ! Il fallait y penser. On critiqua. Si on avait fait cela

le 25 décembre chez Ben's, on aurait encore trouvé à redire, je suis sûr. Tout cela est ridicule.



Les heureux élus, eux, venaient mignonement se faire couvrir de fleurs. Et c'étaient de belles occasions pour les collaborateurs de la revue, foule innombrable et grouillante, fine fleur de l'intelligence, crête pétillante des anciennes et nouvelles vagues (accompagnés de leurs familles) de se rassembler autour de nos misérables boissons (Dom Pérignon me paye très mal), et de pouvoir enfin, une fois l'an, toucher qui une veste, qui le coin d'un mouchoir de ces Grands, plus grands encore un verre à la main et lauriers au front.

Il y eut François Aquin. Député, il osa crier en chambre autre chose qu'une sottise, et s'en fut heureux.

Il y eut André Langevin, pour son oeuvre, et particulièrement l'apport à l'éducation de ses nombreux articles et essais.

Il y eut Michel Chartrand, qui ne put être couronné qu'après la manifestation, une fois de plus, de sa liberté de parole. L'homme qui dit la vérité. Admirable.

Il y eut Pierre Vadeboncoeur, pour son oeuvre d'essayiste. Nous avions le sentiment, encore, de rendre une justice.

Et soudain, il y eut un octobre un peu chaud. Une certaine gravité. On ne va pas, ici, s'attendrir, ni toucher à l'Histoire. Mais quand, la crise un peu passée, nous nous réunîmes...

Nous avons pensé que Claude Ryan, durant les événements, avait eu une attitude qui méritait le prix. Nous avons parlé de David Lewis, pour les mêmes raisons. Finalement, le directeur du Devoir fut choisi. Nous n'avons pas de chance avec les journalistes : Claude Ryan, averti, consulta (boufre ! Quand il faut consulter, c'est que c'est grave !) Puis il répondit à notre (toujours) bien-aimé directeur : il semble que

l'idée même du Prix lui déplaisait ; qu'il avait refusé un autre prix, professionnel celui-là ; ce qui le portait à en faire autant du nôtre . . . Bref, un nouveau refus nous accablait.



Reprise de la réflexion précédente : le prix Liberté serait-il un opprobre ? On se perdrait en conjectures, comme disent justement les journalistes. Deux fois refusé ! Oh là, oh ! Faut le faire !

Nous en sommes là. La petite histoire, c'est difficile. Ce n'est pas « les gros chars », mais c'est difficile. Moi, j'ai une théorie : on peut tout envoyer chez le diable, cela se conçoit bien. Mais, outre la déception des foules, non négligeable en ces temps où la lumière ne perce que timidement l'Obscurantisme, ce ne serait pas digne de nous. Ce serait presque immodeste de nous retirer de cette engeance : vous savez bien : « espérer . . . entreprendre . . . réussir . . . persévérer . . . », le truc, là, la phrase du gars qui a un nom en Godefroi de Bouillon et que jamais j'arrive à placer correct, bon, c'est ça, oui C'est mon avis.

Il y aurait plusieurs solutions. L'un de nous prétend que le prix Liberté devrait être littéraire, et uniquement. Bien sûr, les prix littéraires sont si nombreux, qu'en ajouter un autre tient de l'équilibrisme : toutes les dates de l'année sont prises. Par contre, un jury inamovible comme le serait celui de Liberté, cela nous changerait des soixante-quatorze jurys actuels que parcourent au pas de charge les dix-huit membres-de-jury patentés qui se les partagent depuis dix ans.

Un autre de nous tient qu'il faudrait payer de notre poche, chacun, au moins cent dollars, à l'heureux gagnant. Voilà qui serait nouveau, courageux, convaincant : vous donnez un prix ? Payez, mes chums ! Pour qui se prennent-ils, ceux qui se permettent de juger les autres ! C'est une idée à creuser.

Il faut aussi se dire que, si notre prix Liberté gêne certains élus, ce n'est pas une raison pour ne pas le donner. Le génie, c'est de durer ? Durons.

Voyez où nous en sommes. Ah, c'est dur ! Dans l'abondant courrier de la Rédaction (nous avons dû nous faire prêter les boîtes postales du « plus bel homme », onze mois par an), aucune suggestion de lecteur ne concerne ce problème. Tant pis. Nous devons — encore — décider nous-mêmes. Soyons sûrs que la hauteur de la tâche ne nous fera pas peur. Plus le singe monte haut, plus il montre son derrière : tant pis, nous mettrons des culottes.

JACQUES FOLCH-RIBAS